

LITTÉRATURE DU XX^{ÈME} SIÈCLE ET CHRISTIANISME



Comme annoncé dans la *Chronique des Clochers* 143, je profite de ces vacances pour relire *Littérature du XX^{ème} siècle et christianisme*, de Mgr Charles Moeller (1912-1986). Je vous partagerai quelques-unes des fines analyses du philosophe et théologien louvaniste. Le premier tome s'intitule *Silence de Dieu* (Casterman, Tournai, 1954) et évoque les figures littéraires de Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos. Moeller ouvre sa première partie intitulée *Les enfants de cette terre*, avec : *Albert Camus ou l'honnêteté désespérée* (p.25-107).

ALBERT CAMUS (I)



Pour Mgr Moeller, l'Auteur de *La Peste* se veut être témoin « *d'une certaine sensibilité contemporaine devant l'apparent silence de Dieu* » (p26.), notamment devant la question de la souffrance innocente : l'homme « *refuse jusqu'à la mort, d'aimer cette création où les enfants sont torturés* » (*La Peste*, NRF, Gallimard, p.240).

Dans sa première partie, *Le romantisme du bonheur*, Charles Moeller va d'abord nous rappeler combien « *Camus est un méditerranéen* » et combien « *les paysages qui ont baigné l'éveil d'un homme à la vie consciente, jouent un rôle capital dans la formation de sa pensée* » (p.27) : « *Debout dans le vent léger, sous le soleil qui nous chauffe un seul*

côté du visage, nous regardons la lumière descendre du ciel, la mer sans une ride, et le sourire de ses dents éclatantes » (Noces, Ed. Charlot, Alger, p.13).

Albert Camus est né le 07 novembre 1913, à Mondovi, dans la province de Constantine (Algérie); sa mère, veuve de guerre dès 1914, emmène le jeune enfant à peine âgé d'un an à Alger, afin de trouver du travail. C'est dans cette ville que l'adolescent étudiera : école communale où il est remarqué dès ses 10 ans par son instituteur, Louis Germain, envers qui Camus gardera toujours une grande admiration et à qui il dédiera son Prix Nobel de Littérature (1957); ensuite demi-pensionnaire au lycée Bugeaud (devenu lycée Emir Abdelkader); 1930 marquera le début de ses études en Philosophie, diplôme qu'il obtient en 1936 après avoir présenté un mémoire sur Plotin et Saint Augustin.

Pour Mgr Moeller, le centre de la réflexion de Camus est « *la recherche du bonheur : Camus doit être rangé dans la littérature du bonheur et non point celle du salut* » (p.31). Quelle est cette distinction ? L'essayiste André

Rousseaux l'explique dans *Littérature du XX^{ème} siècle* (tome III, Paris, 1949, p.65-67) : « *Tandis que la littérature du bonheur dose les raisons qu'elle a de composer la vie entre le pessimisme et l'optimisme, la littérature de salut met en jeu notre destin entre l'angoisse et le désespoir* ». Rien à voir donc chez Camus avec « *l'existentialisme désespéré d'un Sartre* » (p.32) : « *Il n'y a pas de honte à être heureux* » (Noces, p. 23), écrira d'ailleurs Camus.

Pour Charles Moeller, « *l'attitude de Camus devant le bonheur barre l'accès à un Dieu transcendant* » (p.36) : « *Je ne pars pas du principe que la vérité chrétienne est illusoire. Je n'y suis jamais entré, voilà tout* » (*Vie intellectuelle*, avril 1949, p.336). Cette affirmation, remplie de sincérité, est importante car elle reflète finalement, de façon simple et directe, l'athéisme affirmé par beaucoup, un athéisme qui « *va de soi : ils ne se sont même jamais posé le problème* » (p.36).

C'est ainsi que Mgr Moeller entre dans son analyse de « *l'incroyance de Camus* » (p.37). Citant Paul Valéry « *Le vent se lève, il faut tenter de vivre* » (*Cimetière marin*), Moeller rappelle le

principe de « *la volonté de vivre malgré la mort* » (p.38) qui parsème l'œuvre de Camus car elle hante véritablement l'Auteur de *Noces*. C'est devant la réalité de la mort que Camus pose la question de l'espérance : « *pour lui, espérer en une valeur spirituelle, c'est fuir le réel, s'évader devant l'affrontement de la mort, se 'résigner' par faiblesse* » (p.40) : « *Et vivre, c'est ne pas se résigner* » (*Noces*, p.83). Charles Moeller, malgré son admiration pour l'Auteur de *L'Étranger*, ne peut accepter cette affirmation : « *La véritable espérance chrétienne (...) n'a rien à voir avec la résignation passive (...) Elle affronte le réel, tout le réel. Elle professe que l'homme doit tout faire, comme s'il était seul au monde ; mais elle professe aussi que nos meilleurs efforts ne sont rien, 'si Dieu ne garde pas la cité'. Il faut des guetteurs sur les remparts, et cependant c'est en vain qu'ils montent la garde, si Dieu ne protège pas la ville. Au sein de l'espoir, il y a dévouement actif de tout l'homme qui se sait 'serviteur inutile'. Espérer, c'est accepter que tout dépende de nous, et savoir sans cesse que rien ne dépend de nous, parce que rien*

de ce que nous pourrions donner au monde, fût-ce le paradis sur terre, n'est à la mesure des véritables désirs de l'homme. L'homme ne s'appartient pas ; il ne s'appartient pas parce qu'il est fait pour Dieu » (p.41). Mais on touche là à une limite pour Camus : « *Ce n'est pas parce que le monde est voué à la mort que Camus ne croit pas en Dieu. C'est parce qu'il estime plus noble de vivre, en sachant que le monde est mortel, qu'il refuse le principe même d'un espoir transcendant. Même si le monde était un paradis, Camus ne se tournerait pas vers Dieu, parce que, à la base de son athéisme, il y a un refus de Dieu, antithéisme* » (...) *Le refus de Dieu n'a donc rien à voir, chez Camus, avec le problème du mal* » (p.42-43). Mais alors d'où vient-il ? Moeller va d'abord évoquer des raisons qu'il appelle psychologiques (déformations de la vie chrétienne dont Camus a pu être le témoin ; compromissions inacceptables du christianisme et de la politique, notamment dans le régime de Franco...) pour finalement conclure : « *Le centre de l'incrédulité de Camus est le rejet de toute vérité 'objective', par désespoir de la trouver, par*

refus peut-être de la chercher (...); la mystérieuse cité de Dieu, cachée au sein de la cité terrestre, lui est totalement invisible. Le refus de dépasser la raison sensible ne vient donc pas, à l'origine, d'un orgueil, mais d'une peur d'être dupe, d'être la victime des 'aliénations' politiques et sociales. L'homme moderne a été trop dupé (...) Camus se retire du jeu des dupes ; il prétend fonder la grandeur de l'homme sur la certitude 'rationnelle' que le monde est 'irrationnel'. C'est sur ce paradoxe à la fois désespéré et orgueilleux que va se fonder sa conception du monde ; à la base, est une ignorance totale (non coupable) de la religion chrétien-

ne, avivée du ressentiment éveillé par le spectacle de trop d'êtres massacrés, affamés, au nom de prétendues vérités objectives, en sacrifice à des idéologies qui se parent des défroques des religions défailantes. Tel est Camus en 1937. Telle est la génération présente, complexe nœud d'ignorance religieuse et de ressentiment. Seule une connaissance de l'expérience chrétienne, par l'intérieur, pourrait orienter Camus vers la découverte que la foi est tout autre chose qu'une idéologie sanguinaire ou lâche » (p.44-45).

(A suivre)

Bon dimanche !

Chanoine Patrick Willocq